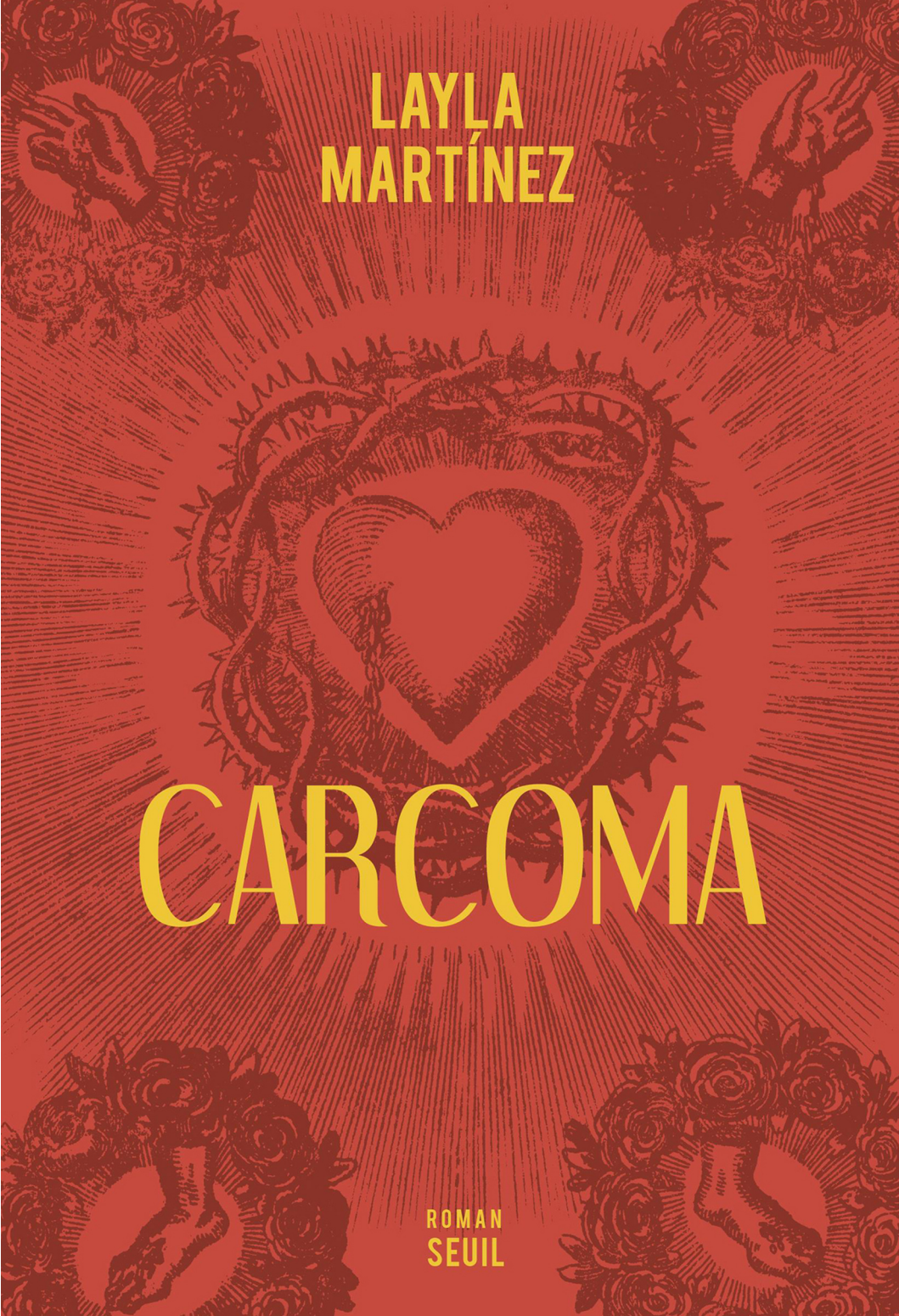
LAYLA MARTÍNEZ



CARCOMA

ROMAN

SEUIL

CARCOMA

LAYLA MARTÍNEZ

CARCOMA

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *Carcoma*
Éditeur original : Editorial Amor de Madre, Espagne
ISBN original : 978-84-947043-7-6
© Layla Martínez, 2021
Cette traduction est publiée en accord
avec Casanovas & Lynch Literary Agency

ISBN 978-2-02-153051-3

© Éditions du Seuil, janvier 2025, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À José, pour que le Diable bénisse nos noces.

1

Quand j'ai franchi le seuil, la maison s'est jetée sur moi. C'est toujours pareil avec ce tas de briques et de crasse. Il se rue sur tous ceux qui passent la porte et leur tord les boyaux jusqu'à leur couper la respiration. Ma mère disait que cette maison faisait tomber les dents et asséchait les entrailles, mais il y a longtemps qu'elle a pris le large et je n'ai plus aucun souvenir d'elle. Elle disait ça, je le sais, c'est ma grand-mère qui me l'a raconté, pourtant elle aurait pu s'épargner cette peine parce que j'étais déjà au courant. Ici tes dents, tes cheveux et ta chair tombent et à la moindre inattention tu te retrouves à te traîner d'un coin à l'autre, ou tu te mets au lit pour ne jamais te relever.

J'ai posé mon sac à dos sur le coffre et ouvert la porte de la salle à manger. Ma grand-mère n'était pas là. Sous la table de la cuisine non plus et encore moins dans le placard de la remise. J'ai tenté ma chance à l'étage, ouvert les tiroirs de la commode et les portes de l'armoire sans plus de succès. La vieille peau. Puis j'ai vu le bout de deux chaussures poindre sous un des lits. Dans d'autres circonstances

je n'aurais pas soulevé le bord de la courtepointe, car il vaut mieux ne pas déranger ceux qui vivent là, mais les souliers de ma grand-mère sont reconnaissables entre mille. Leur vernis brille tellement qu'on peut s'y refléter depuis l'autre côté de la pièce. Quand j'ai tiré sur le tissu, elle regardait fixement les lattes du sommier. Une voisine qui l'avait surprise en train de sortir du coffre, un matin, a dit aux journalistes que la vieille était frappée de démence, mais qu'est-ce qu'elle en savait, cette sale langue de vipère aux cheveux plus crades que la friteuse d'un routier ? Ce n'était pas de la démence.

J'ai tiré la vieille, l'ai assise sur le lit et secouée par les épaules. Ça marche certains jours, d'autres non, comme cette fois-là. Quand c'est le cas il est préférable d'attendre que ça se tasse. Après l'avoir trimbalée dans le couloir, j'ai ouvert la porte du grenier pour l'y pousser et l'enfermer à clé. Dans cette maison on peut verrouiller toutes les portes de l'extérieur. C'est une tradition familiale, comme toutes ces conneries que font les gens à Noël. Nous avons beaucoup de traditions, entre autres de nous enfermer les unes les autres, mais nous ne mangeons jamais d'agneau parce que ces bêtes-là ne nous ont rien fait et que nous trouvons ça malpoli.

Je suis descendue chercher mon sac avant de remonter. L'étage ne comporte que l'escalier qui mène au grenier et une chambre que je partage avec la vieille. J'ai laissé le sac sur mon lit, le plus petit. Avant c'était celui de ma mère

et avant ça celui de ma grand-mère. Dans cette maison on n'hérite pas de bagues en or ni de draps brodés à ses initiales, non, ici les morts nous laissent des lits et du ressentiment. La rage et un endroit où t'étendre la nuit, voilà tout ce que peut te léguer cette maison. Je n'ai même pas hérité des cheveux de ma grand-mère, qui à son âge les a encore épais comme de la corde, un vrai bonheur quand elle les lâche alors que moi je n'ai que quatre poils raides, rachitiques sur le caillou, collés au crâne et gras deux heures après un shampoing.

J'aime ce lit dont la tête est tapissée d'images d'anges gardiens recouvertes de cellophane qui finit par tomber parce qu'il est vieux et pourri, et que je m'empresse de remplacer en en déchirant un petit morceau tout neuf avec mes dents. Ma préférée est celle d'un ange veillant sur deux enfants prêts à dégringoler dans un ravin. Ils jouent en haut du rocher escarpé et sourient d'un air niais, comme s'ils étaient dans leur cour et non au bord d'un précipice. Ils sont plutôt grands, ces abrutis, pourtant ils restent là comme si de rien n'était. Je les regarde souvent le matin, au réveil, pour voir s'ils sont tombés. Sur les autres images pieuses un bébé va bientôt mettre le feu à une maison, des jumeaux cherchent à introduire leurs doigts dans une prise de courant et une fillette s'apprête à s'amputer d'une phalange avec un couteau de cuisine. Ils ont tous des sourires de psychopathes aux joues rondes et roses. La vieille a collé ces scènes-là dès la naissance de

ma mère, pour que les anges la protègent et, chaque soir, avant de s'endormir, elles s'agenouillaient à côté du lit, les mains jointes, et priaient : aux quatre petits coins de mon lit quatre petits anges montent la garde. Jusqu'au jour où la vieille a vu de vrais anges et s'est rendu compte que ceux qui avaient dessiné les vignettes n'en avaient jamais vu de leur vie, car aucun n'a ces boucles blondes ni ces jolies frimousses. Ils ressemblent davantage à des insectes géants, des mantes religieuses. Ma grand-mère a donc cessé de prier. Qui a envie que quatre mantes religieuses avec leurs centaines d'yeux et de bouches pourvues de pinces fassent irruption dans le lit de sa fille ? Maintenant nous prions parce que nous avons peur qu'ils se posent sur le toit et glissent leurs antennes et leurs longues pattes dans la cheminée. Parfois nous entendons du bruit au grenier et quand nous montons nous voyons leurs yeux qui nous guettent entre les tuiles, alors nous récitons un Je vous salue Marie pour les effrayer.

J'ai sorti mes affaires du sac à dos et les ai disposées sur le lit. Quatre T-shirts, deux collants, cinq petites culottes, cinq paires de chaussettes et les vêtements que je portais quand j'allais voir le juge : un pantalon noir et un chemisier à fleurs, une tenue que j'endossais aussi pour les entretiens d'embauche, soucieuse de leur montrer que j'étais innocente et gentille, et par conséquent fin prête à être exploitée sauvagement. Ça a fonctionné avec le juge, pas avec les chefs d'entreprise. Je crois qu'ils lisaient la fureur sur mon

visage parce que je souriais en serrant les dents. Le seul boulot que j'ai décroché consistait à m'occuper du garçon des Jarabo, qui se foutaient pas mal de mon chemisier et de ma rage vu que ma famille avait toujours été à leur service et qu'il en serait toujours ainsi, quelles que soient la tenue que je portais et la rancœur que j'éprouvais à leur égard.

Maintenant le chemisier ne me sert plus à rien parce qu'il a déteint, et on s'en fiche étant donné que je ne risque pas d'avoir un entretien d'embauche de sitôt et qu'après ce qui s'est passé personne ne va m'engager. Je n'aurai plus besoin de serrer les dents pour contenir ma colère, mais la vieille dit qu'il va bien falloir que j'apprenne à faire quelque chose de mes dix doigts. Elle dit ça pour ne pas m'avoir tout le temps sur le dos à la maison et elle a raison, car lorsque je reste inactive trop longtemps ça me tape sur les nerfs et sur le système. J'aimerais promener des chiens, mais ici personne ne me payera pour ça. Ici les chiens sont enfermés dans des enclos et peuvent s'estimer heureux quand on leur jette de temps en temps un quignon de pain dur par-dessus la barrière.

Bon, je poursuis. Quand j'ai sorti mes vêtements du sac, j'en ai profité pour mettre un T-shirt propre. J'adorerais pouvoir vous dire qu'il était beau mais ce n'est pas vrai, or je tiens à raconter les choses fidèlement, et en vérité ces deux T-shirts étaient aussi moches l'un que l'autre, déformés et usés à force d'avoir été portés. Au moins celui que je venais d'enfiler ne sentait pas l'odeur de renfermé

des bus pourris du coin, dont les relents de vestiaire de gymnase imprègnent le revêtement des sièges. J'ai rangé mes habits dans le dernier tiroir de la commode tout en sachant que c'était débile car le lendemain je devrais les chercher dans le placard de la cuisine, le coffre de l'entrée ou sur les étagères de la remise. C'est toujours pareil, dans cette maison il faut se méfier de tout, en particulier des armoires et des murs. Les commodes sont un peu plus fiables, et encore.

J'ai entendu un bruit sec et compris que la vieille cognait sa tête contre la porte. Elle allait bientôt revenir, mieux valait la réveiller avant qu'elle s'approche de la lucarne du grenier. Ça ne serait pas la première fois qu'elle tomberait ou sauterait dans le vide, ce qui reviendrait au même car si elle s'obstinait à le faire elle finirait estropiée ou tarée. J'ai regagné la chambre et ouvert la porte. Je l'ai secouée plus fort qu'auparavant, jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau parmi nous, et elle a dit oh, ma fille, je ne t'ai pas entendue rentrer. Je lui ai répondu que j'étais là depuis une demi-heure mais qu'elle était partie tout ce temps-là. Quand les saints t'emmènent ils t'emmènent, a-t-elle conclu, puis elle a quitté la pièce et descendu l'escalier. Les marches ont grincé, comme prêtes à se fendre alors que la vieille pèse tout au plus cinquante kilos. Telle que vous la voyez, elle n'a que la peau sur les os, une peau flasque sans chair en dessous. Lorsque je suis descendue elles se sont tues. On ne peut pas leur faire confiance à elles non plus.

La vieille tournicotait dans la cuisine, s'affairant çà et là. Il était presque deux heures de l'après-midi mais je n'avais pas faim, je n'avais jamais faim à l'époque, je n'avais dans le ventre qu'une inappétence de chien malade. Elle a posé deux assiettes creuses sur la table et approché la marmite. Inutile de lui demander ce qu'il y avait pour le déjeuner, c'était toujours la même chose. D'aussi loin que je me souvienne, c'était comme ça et j'y suis habituée, contrairement au commun des mortels qui risque de trouver ça bizarre, raison pour laquelle je vais me fendre d'une explication. La vieille met de l'eau à bouillir dans une marmite où elle jette tout ce qu'elle a sous la main, souvent ce qu'elle tire du potager ou cueille dans les collines, parfois une poignée de pois chiches ou des haricots secs qu'elle achète aux camions qui passent vendre leurs produits au village. La soupe bout pendant des heures, puis elle la fait réchauffer un peu chaque jour et la rallonge avec ce que bon lui semble, et à mesure qu'on la mange elle verse davantage d'eau et d'autres ingrédients dans la gamelle. Quand cette ragougnasse commence à tourner, elle lave la marmite et renouvelle l'opération depuis le début. Ma mère détestait cette tambouille mais peu importe, je vous ai déjà dit qu'elle est partie il y a belle lurette. Moi non plus je n'aime pas ça, mais n'ayant ni l'envie ni le courage de cuisiner autre chose, je ferme mon clapet.

Comme d'habitude, j'ai mis plusieurs morceaux de pain dans ma soupe et attendu qu'ils s'imbibent. La vieille a